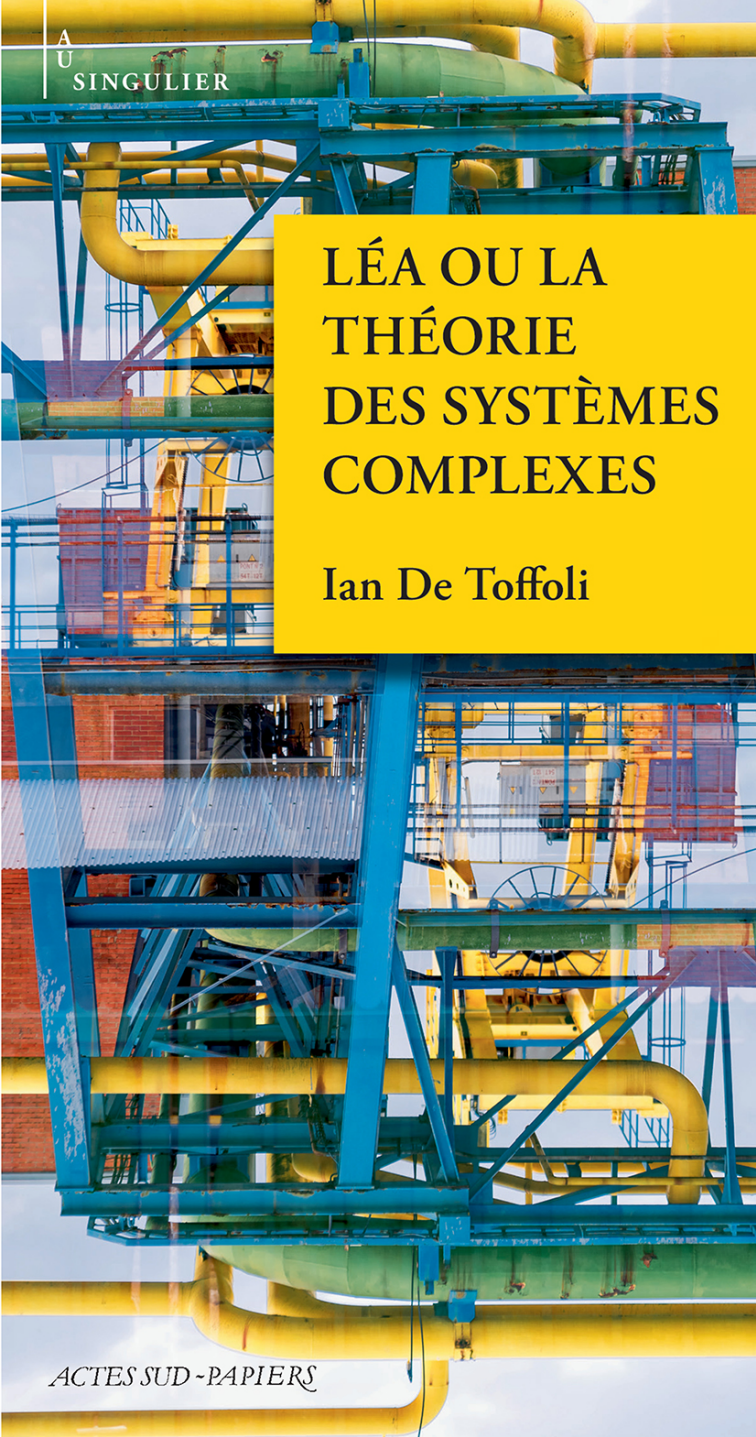
AU SINGULIER

LÉA OU LA THÉORIE DES SYSTÈMES COMPLEXES

Ian De Toffoli



ACTES SUD - PAPIERS

Photographie de couverture : © Robin Vandenabeele / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2025
ISSN 2743-6608
ISBN 978-2-330-20093-0

LÉA
OU LA THÉORIE DES SYSTÈMES COMPLEXES

Ian De Toffoli

AU SINGULIER

À mes parents.

Combien de terreurs ! Rien n'est plus terrifiant
que l'homme !
Il va par-delà la blanche mer,
dans la tempête des vents.
Il passe
dans les vagues qui jaillissent.
La divinité la plus haute, Ga,
il l'épuise, Terre, l'impérissable, l'infatigable.
La charrue tourne, d'année en année,
et lui, il va, il vient, avec la race des chevaux.

Sophocle, *Antigone*
traduit par Jean et Mayotte Bollack.

Léa, elle est pas terroriste, elle est pas antiterroriste
Elle est pas intégriste, elle est pas seule sur terre.

Louise Attaque, *Léa*.

Ce récit, inspiré de faits réels, est une œuvre de fiction. En revanche, les chiffres, statistiques et données ne sont en aucun cas inventés.

— 1 —

Le 25 octobre 2027,
une explosion secoue le deuxième étage
d'un immeuble gris et trapu,
situé entre d'autres immeubles
de mêmes dimensions et aspect,
dans le quartier de Gasperich,
dans la ville de Luxembourg,
dans le pays appelé lui aussi Luxembourg,
en plein cœur de la vieille Europe.

Il est 4 h 21 du matin,
quand un souffle incandescent fait éclater
une vingtaine de fenêtres
en une pluie de débris
qui s'abat dans un ruissellement cristallin
sur l'asphalte des rues
et les camionnettes garées sur le trottoir.
Le bruit de l'explosion ne réveille personne,
car dans ce quartier de Gasperich,
dans la ville de Luxembourg,
dans le pays appelé lui aussi Luxembourg,
comme si on avait manqué d'imagination
au moment de la dénomination,

il n'y a pas d'habitations.
C'est un quartier administratif.
Il n'y a que des bureaux.
Personne, non, personne n'y vit.
Pourtant, une victime est à déplorer.

Une réceptionniste travaille dans le bâtiment.
D'habitude, elle arrive à 8 h 03
et quitte son bureau à 17 h 02
après avoir rangé son stylo et son bloc-notes,
éteint son ordinateur,
rincé sa tasse à café
– elle en boit trois par jour, pas plus,
sinon elle a des palpitations –,
et branché l'alarme.
Toute la journée,
elle est seule derrière son bureau.
Du matin au soir.
Parfois, une rare personne
passe la grande porte d'entrée vitrée,
comme un éclair
ou plutôt comme une ombre.
"Bonjour monsieur" ou "Bonjour madame",
dit-elle alors,
surprise de l'âpreté de sa propre voix
– l'organe qu'on n'utilise pas s'enroue,
elle devrait le savoir pourtant.
Elle a du mal à retenir les noms
des employés ou directeurs
des différents bureaux qu'abrite le bâtiment,
qui de toute façon ne lui adressent
jamais le moindre regard,
à peine un "Bonjour Émilie",

souvent juste un “Bonjour”
ou un “Hmm”,
et puis c’est tout.

Parce qu’Émilie Arras est réceptionniste
dans un immeuble de bureaux
partagé par un grand nombre de sociétés,
elle ne sait même pas combien, d’ailleurs.
Plus de dix ?
Oui, beaucoup plus.
Plus de cent ?
672, pour être précis.
C’est que,
faut-il ajouter à la défense d’Émilie Arras,
la plupart des sociétés
installées sur les quatre étages du bâtiment
sont des sociétés boîtes aux lettres
avec des noms interchangeables,
toujours en anglais, bien sûr,
une langue qu’elle maîtrise moyennement bien,
Émilie,
qui n’a pas été engagée,
on l’aura compris,
pour ses talents linguistiques, Émilie,
ni pour ses compétences en droit des affaires,
Émilie,
mais seulement,
enfin, sauf cas de force majeure,
pour assurer une présence diurne
dans le foyer de l’immeuble,
et c’est pour ça qu’elle quitte le bureau à 17 h 02,
tous les soirs,
après avoir rangé son stylo et son bloc-notes,

éteint son ordinateur,
rincé sa tasse à café
– elle en boit trois par jour,
pas plus,
sinon elle a des palpitations –,
oui,
et branché l'alarme.

Mais il arrive parfois,
pas souvent,
peut-être cinq ou six fois par an,
qu'une délégation venue de loin
se présente au bureau à une heure matinale,
arrivée avec le premier vol de Londres ou de Francfort,
elle vient signer des contrats,
elle vient serrer des mains,
elle vient apposer des sourires
sur des deals importants,
et Émilie Arras débarque alors au bureau
en plein milieu de la nuit.
Elle prépare les lieux,
elle dépoussière les tables et les écrans d'ordinateur
que personne n'utilise jamais,
elle remplace les fleurs en plastique pâli
par d'autres fleurs en plastique plus luisant,
elle fait cuire des viennoiseries surgelées dans une cuisine au sous-sol,
que personne n'utilise jamais non plus,
elle met au frais des bouteilles de Moët & Chandon,
dont la délégation ne fera de toute façon que s'humecter les lèvres.

Le reste, elle l'emportera à la maison,
pour le boire seule devant une bonne série télévisée.

Aujourd'hui,
au petit matin du 25 octobre 2027,
Émilie Arras monte au deuxième étage
de l'immeuble de bureaux
où elle est donc la seule réceptionniste
pour un nombre opaque de sociétés,
arpente de longs couloirs,
puis s'arrête à hauteur d'une devanture en verre
sur laquelle on peut lire
Koch Business Solutions – Europe SARL.
Elle passe son badge,
la porte s'ouvre sur une petite salle
avec un guichet d'accueil
derrière lequel un écran géant
décline les nouvelles boursières,
à l'avant, une table basse transparente
et deux chaises,
une plante dans un coin,
une corbeille à papier dans l'autre,
puis, en enfilade, une suite de bureaux déserts.
La moquette grise au sol étouffe ses pas.

Le bureau ressemble un peu
– c'est ce que trouve Émilie Arras –
au *showroom* d'un magasin de meubles,
chaises et table basse et corbeille à papier
et plante en plastique
– a-t-on pensé à en décoller

les étiquettes de prix ? –
tout droit sorties d'un catalogue Ikea.
On dirait un décor de théâtre,
une façade, sans rien derrière,
comme si ce lieu n'existait pas vraiment
ou n'était qu'une contrefaçon,
qu'un faux,
d'une stérilité aveugle, qui plus est.

Au moment où Émilie Arras
pousse la porte vitrée,
et que, à sa présence,
les lumières s'allument d'un coup
elle remarque un courant d'air inhabituel,
elle avance vers un des bureaux du fond,
et là, elle voit qu'une des fenêtres est brisée.
En revanche, ce qu'elle ne voit pas, Émilie,
même si ça ne changerait rien,
elle n'aurait plus le temps de se mettre à l'abri,
Émilie,
comme dans les séries télé qu'elle regarde,
où le héros saute, au dernier moment,
derrière une voiture ou un pan de mur,
non, ce qu'elle ne voit pas,
c'est le petit engin de forme carrée
à peine plus grand qu'une brique en terre cuite,
d'où sort un fouillis de câbles colorés,
et qui, dans moins de cinq secondes,
lui arrachera d'abord les deux bras
et les deux jambes,
déchirera ses ligaments,
tordra ses membres,
brisera ses os,

puis fera fondre dans leurs orbites ses yeux
et dans sa bouche sa langue,
éclatera sa mâchoire et ses dents
– qui seront plus tard utilisées pour l'identifier –,
avant de projeter son torse contre le mur
avec une telle force que l'impact
fracassera sa cage thoracique,
broiera ses organes comme des fruits mûrs
et étalera ce qui reste d'Émilie Arras
sous forme de bouillie visqueuse et écarlate
sur toute la surface du mur
comme un vulgaire insecte.

L'engin
la bombe
l'explosion
finira également
– selon son intention originelle –
par réduire en poussière et en cendres
les bureaux luxembourgeois
de Koch Business Solutions – Europe SARL.

— 2 —

Mais peut-être faut-il commencer cette histoire autrement.
Dans un autre temps
et sur un autre continent.
Loin du quartier de Gasperich,
loin de la ville de Luxembourg,
loin du pays appelé lui aussi Luxembourg,
loin de la vieille Europe.
Il faut peut-être tenter d'en connaître
les conditions initiales,
de comprendre quel en a été
le déclenchement premier,
le tout premier battement d'ailes du papillon.

Oui, peut-être faut-il commencer par le premier pas d'un jeune homme
– il a vingt-trois ans, il porte un complet noir, chemise blanche et cravate –
d'un marchepied de train
sur le sol sec
de la colonie de Quanah,
dans l'État du Texas,

au cœur des États-Unis d'Amérique
en l'an 1891 du Seigneur.

À chaque respiration qu'il fait,
il a l'impression que ses poumons s'enflamment,
comme s'il avait avalé des braises.
Sa chemise est trempée,
la sueur coule dans son dos,
et sous ses aisselles.
Il fait chaud dans la colonie de Quanah
qui tient son nom
du dernier chef de la tribu Kwahadie
– la bande des Antilopes –
et de la nation comanche, Quanah Parker.
Ce nom américain lui vient de sa mère,
Cynthia Ann Parker,
une femme blanche capturée à l'âge de neuf ans
par une troupe armée comanche
qui avait attaqué la colonie de sa famille,
recapturée ensuite par des Texas Rangers
à l'âge de trente-trois ans,
lors d'un raid sur sa tribu d'adoption.
On raconte qu'elle avait reçu le nom de Naduah,
en comanche,
ce qui signifie *quelqu'un qu'on a trouvé*,
et qu'elle refusait d'être réintégrée
dans sa famille biologique,
tentant à plusieurs reprises de s'échapper
pour retourner auprès de ses enfants,
auprès de son fils Quanah,
mais toujours on la rattrape
et on la ramène de force au Texas.

Le train dont l'homme va maintenant descendre,
c'est la ligne principale du
Fort Worth and Denver City Railway
appelée communément Denver Road,
qui part de Fort Worth, Texas,
passe par Wichita Falls,
Childress,
Amarillo,
Dalhart,
jusqu'à Texline,
traverse la frontière du Nouveau-Mexique,
où elle fusionne avec le
Denver and New Orleans Railway
pour continuer vers le nord.
L'Amérique est en train d'être couverte de rails,
le chemin de fer, c'est le nouveau boom !
Tant de forêts de chênes abattues
pour créer les poutres de bois
qui forment les traverses,
tant de tonnes de fer fondu
tordu
moulu
pour devenir ces rangées parallèles qui s'étendent
comme une gigantesque toile d'araignée
sur ce vaste territoire qui se trouve
entre New York et San Francisco.
D'ailleurs,
au moment où cette histoire se met en place,
à la fin du XIX^e^ siècle,
on a posé suffisamment de rails
pour relier soixante-six fois la côte est
à la côte ouest
des jeunes États-Unis d'Amérique.

Et partout sur la route du chemin de fer
naissent alors de petits hameaux.
On aurait dit qu'ils étaient sortis de terre tels quels :
sur des patchworks de terrains en friche
et de petits carrés de lotissements,
parmi des carrefours de routes en terre battue
s'élèvent tout à coup des bâtiments rudimentaires,
des cabanes en bois,
des baraques brinquebalantes aux toits en pente,
des huttes tout au plus,
et Quanah est de ceux-là.
La compagnie ferroviaire
Fort Worth and Denver City Railway,
qui possède la ligne de chemin de fer éponyme
– que nous avons déjà évoquée et dont descendra
bientôt l'homme en complet noir –,
a arpenté le terrain en 1884,
déclaré siens les lots ainsi parcellisés,
qu'elle a commencé à vendre un an plus tard
en prévision de la gare ferroviaire
qui allait être construite en 1887
et du développement conséquent
de la communauté qu'elle espérait.

Mais quand, quatre ans plus tard,
l'homme pose enfin son pied
sur le sol poussiéreux de Quanah,
siège du comté de Hardeman depuis peu,
les premiers bâtiments en pierre surplombent déjà
une centaine de maisonnettes
éparpillées un peu aléatoirement,
comme par la main maladroite de quelque dieu.

Il y a un bureau de poste,
le premier bâtiment public à ouvrir ses portes,
car sans possibilité de correspondance,
un endroit n'existe pas,
il y a un moulin à farine,
deux scieries,
deux écoles publiques,
une église baptiste,
et les fondations d'une église méthodiste,
un tribunal,
la City National Bank
et surtout,
oui, surtout,
parce que c'est comme ça que tout a commencé,
trois journaux.
On ne sait pourquoi il y en a trois
pour un village qui compte alors 1477 habitants,
il doit y avoir un fort intérêt pour la chose écrite,
mais voilà,
et ces trois journaux s'appellent
The Quanah Tribune, *The Quanah Chief* et *The Quanah Eagle*,
les deux derniers faisant référence,
pensons-nous,
à Quanah Parker
qui portait toujours,
comme on le voit encore de nos jours
sur des photographies en noir et blanc,
une coiffe faite de plumes d'aigle.

Revenons au jeune homme,
qui se dirige maintenant,
valise en main,

vers le chef de la plateforme de gare.
Il tire sur sa cravate,
s'éponge le front d'une serviette
– quelle chaleur, quand même ! –
et demande justement où se trouvent
les bureaux du journal *The Quanah Tribune*,
dans un anglais certes correct,
mais empreint d'un fort accent germanique :
"Vère can Ei find ze jeurnal Ze Quanah Tribiune*, plise, good Seur?"*
On le lui indique, il répond par un bref
"Dank je wel"
et se met en marche,
puis, moins d'une demi-heure plus tard,
se présente devant le rédacteur en chef,
qui est aussi le propriétaire du journal
– à l'époque ces doubles mandats sont moins gênants qu'aujourd'hui –,
et offre ses services en tant qu'imprimeur
et éditeur de renom,
ayant fait son apprentissage
dans la ville portuaire de Den Haag.
"Where is that?", demande le rédacteur en chef,
un homme d'un certain âge déjà,
un peu hagard et aux gestes lents.
Comment peut-on être imprimeur avec des gestes aussi lents,
pense notre homme, mais il répond :
"Les Pays-Bas. Et j'ai travaillé pour des journaux hollandais
ici, aux États-Unis, à Chicago,
New Orleans, Grand Rapids
et même à Austin, et maintenant je suis ici.

— Tu t'appelles comment ?
— Hotze…", commence le jeune homme,
mais il s'interrompt,
et pendant un bref instant,
il est de retour sur le quai *number four*
du port de New York,
trois ans plus tôt,
avançant parmi une rangée d'hommes comme lui,
qui viennent de débarquer, comme lui,
sales, émaciés et barbus, comme lui,
de l'entrepont d'un grand paquebot,
le *ss Rotterdam II*,
parti de la ville du même nom
trois semaines plus tôt.
Il entre dans le fort de Castle Garden,
au sud de Manhattan,
s'arrête devant un médecin qui examine son cuir
chevelu, son visage, son cou, ses mains, ses yeux,
et lui fourre finalement un doigt dans la bouche
pour voir sa dentition,
passe ensuite devant un officier en uniforme,
képi, moustache drue, bandoulière,
qui lui pose un torrent de questions, dont
"Vous venez d'où ?
— Workum, sir.
— Workum ?
— Friesland, sir.
— C'est où ?
— Les Pays-Bas.
— Métier ?
— Journaliste."
Et quand on en arrive à la question du nom,
c'est tout à coup la confusion :

"What's your name?
— Hotze.
— What?
— Hotze Koch."
L'officier croit d'abord que l'homme est malade,
que ce n'est pas un nom, mais un toussotement,
puis se demande s'il se moque de lui.
Il s'énerve : *"State your name!"*
Hotze bredouille,
dans sa tête se forme une mélasse
de voyelles et de consonnes
reliées entre elles par les sons gutturaux
de sa langue maternelle,
et il se souvient que, sur sa traversée,
les Allemands, les Italiens, les Juifs
lui disaient qu'une fois arrivé
aux États-Unis d'Amérique
il fallait adapter leurs noms
aux bouches de cette nouvelle terre,
Johannes en Jack ou John,
Giacomo en James ou Jim,
et Heyum en Henry,
et c'est ainsi que Hotze Koch,
là, sur le quai *number four* du port de New York,
devient tout à coup Harry Koch,
son nom de famille, américanisé,
perdant le son typiquement néerlandais *–ch*,
sa consonne vélaire fricative sourde *–ch*,
pour ne plus se prononcer "Koch" mais "Coke",
comme l'abréviation connue d'une boisson
gazeuse brunâtre inventée deux ans auparavant
par le pharmacien Dr John Stith Pemberton

dans sa petite boutique à Atlanta, Georgia.
"Harry Koch, welcome to America!"

"Harry Koch is my name, sir",
dit donc Hotze Koch,
de retour au présent,
au rédacteur en chef du *Quanah Tribune*.
Qui en est également,
du moins pour l'instant,
le propriétaire,
car à l'époque, vous le savez bien,
les doubles mandats sont définitivement moins
gênants qu'aujourd'hui.

— 3 —

Interrompons ici ce récit texan,
si vous le permettez,
puisqu'il est évident que l'on ne peut étudier
de façon isolée
une petite partie d'un système complexe
et encore moins lui inférer un sens
sans considérer les nombreuses intrications
de ses composants,
aussi éloignés fussent-ils les uns des autres
dans le temps et l'espace.

Certes, nous tenons donc là,
avec le premier Koch à faire le grand voyage,
un fil de l'histoire,
encore faut-il savoir le dérouler,
pour en arriver,
à l'autre bout,
et dans un autre temps,
plus proche du nôtre,
à – enfin la voilà – Léa.

Une jeune fille pas tout à fait comme les autres, Léa,
mais ça, à la voir comme ça,

avec son pull et son jean, Léa,
on ne le remarque pas.
Une jeune fille de votre âge,
on dirait,
ou de l'âge de vos enfants.

Léa, donc, assise dans un restaurant,
si tant est qu'on puisse utiliser
cette désignation générique
pour l'établissement dans lequel elle est attablée
avec son amie Murielle,
non, il s'agit plutôt d'un calque,
d'une copie conforme d'un bar américain,
ou de ce qu'on croit être un bar américain,
quelque part dans une ville cossue du Texas,
avec ses charpentes et son plancher en bois
qui lui donnent un air d'ancien saloon,
s'il n'y avait pas ces larges télévisions
accrochées aux murs,
diffusant des matchs de sport en boucle,
Léa assise dans ce bar américain, donc,
mais ce n'est pas aux États-Unis d'Amérique
que se déroule cette scène, non,
mais dans la ville de Luxembourg,
dans le pays appelé lui aussi Luxembourg,
en plein cœur de la vieille Europe.
Léa assise dans ce bar faussement américain, donc,
en train de se pencher par-dessus l'assiette
que vient de lui apporter le serveur
et qui contient un tas,
un amoncellement,
un monticule
d'ailes de poulet frites